Quarante-deuxième Année — N° 128 UN NUMERO : 15 CENTIMES SAMEDI 8 MAI 1897.

JOURNAL DE ROUBAIX

TARIF D'ABONNEMENT :

ROUBAIX-TOURCOING. . . Trois mois. . . 13 fr. 50. . . Six mois . 26 fr. . Un an. . 50 fr.
NORD — PAS-DE-CALAIS — SOMME — AISNE . . . . . " . Trois mois. 15 fr.
Les autres Départements et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Prix des abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX & RÉDACTION
Roubaix, rue Neuve, 17. - Tourcoing, rue des Poutrains, 42
Directeur-Propriétaire : ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES :
Les Abonnements et Annonces sont reçus : à ROUBAIX, rue Neuve, 17. — A LILLE, rue du Curé-Saint-Etienne, 9 bis
à PARIS chez MM. HAVAS, LAFFITE et Cie, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 20,
à BRUXELLES, à l'OFFICE DE PUBLICITE.

ROUBAIX, LE 7 MAI 1897

LA CATASTROPHE DU 4 MAI

L'effroyable hécatombe du Bazar de la Charité a soulevé, dans toute la France et dans tous les pays civilisés, un profond sentiment de pitié et de respect, qui n'a fait qu'augmenter dans la journée d'hier.

Un pareil sinistre ne s'oublie pas en quelques jours. De tous les points du territoire des télégrammes de condoléances sont adressés aux autorités publiques et aux familles des malheureuses victimes. Un mouvement de sympathie non moins vif se propage à l'étranger.

Jamais, il est vrai, la solidarité de tous les hommes de cœur n'avait trouvé une plus saisissante et plus cruelle occasion de se manifester.

Les détails que nous avons publiés hier et ceux que nous continuons à donner aujourd'hui démontrent, en effet, l'étendue de cet irréparable sinistre. Près d'un millier de grandes familles seront sans doute atteintes par la catastrophe, qui atteint presque en gravité l'incendie de l'Opéra-Comique.

La mort affreuse des victimes, le pieux devoir de charité qu'elles étaient venues remplir, l'effrayante rapidité du fléau, tout a contribué à rendre cette lugubre catastrophe éminemment émouvante et digne de l'universelle pitié.

Ce qui frappe le plus c'est l'unanimité des regrets qu'elle excite dans toutes les classes de la société ou, pour mieux dire, la sincérité des douloureuses émotions qu'elle éveille.

Dans le cortège qui suivra le corps des victimes, connues ou inconnues, de la catastrophe, il ne doit se mêler aucune impression étrangère à ce pur et glorieux sentiment de sympathie pour les martyrs de la charité.

PARIS EN DEUIL

Les horreurs de la catastrophe

Avant de parler de la journée de jeudi, nous donnons ci-après le récit émouvant d'une visite faite, mercredi, dans la matinée, au Palais de l'Industrie, par un de nos confrères parisiens :

« Six heures vont sonner. On commence à laisser pénétrer les personnes qui affirment avoir quelqu'un à reconnaître.

« D'un pas rapide, un premier groupe s'élance dans la salle Saint-Jean : la porte est grande ouverte, et l'horreur de la nuit dernière s'étale au soleil. Des rayons s'accrochent aux taches rouges ou bleues des papons relevés sur les jambes noires : des bijoux scintillent dans les décombres.

« Un monsieur d'une cinquantaine d'années, correct, élégant, décoré de la Légion d'honneur, la moustache fine et pommadée, est penché sur les cadavres. Il pince son mouchoir sur son nez, car l'odeur qui se dégage, mélange de brûlé et de phénol, monte à la gorge. Il est accompagné d'une femme de chambre. Le les suis d'un coup à l'autre : « Tenez, ici, Monsieur le comte, celle-ci a des bagues, et madame avait laissé ses bagues sur la cheminée. » « Tenez, peut-être » La femme regarde les bottines du cadavre. « Non, dit-elle, madame avait des empeignes d'un seul morceau. » Mais tout à coup, la femme pousse un cri, et, au milieu de larmes : « Oh! oh, monsieur le comte, ici, c'est elle !.. oh ! j'en suis sûr, allez. Son pantalon, je le reconnais, voilà les trois plis, et ses jarretières, toutes neuves, tenez, les voilà. Je le sais bien, c'est moi qui les ai faites. »

« Et, penchée sur le cadavre, elle soulève les étoffes, les tâte, les lisse, y revient et dix fois recommence, pendant que, penché sur l'horrible chose qui fut sa femme, le comte essaye de retrouver une trace, un signe, une ligne qui la lui rappelle. Mais la figure est réduite en cendres, la machoire seule subsiste entourée de débris noirs sans forme. Et l'homme sanglote doucement.

« Je me retourne à un autre cri poussé derrière moi. Trois femmes sont penchées sur un corps. L'une d'elles dit, avec une voix d'épouvante :

— C'est cela, c'est elle, c'est son jupon bleu. Oh ! je le reconnais, bien allez...

« Et d'un bout de bois pointu, qu'elle a ramassé à terre, elle gratte le cadavre pour en soulever ce qui peut rester d'étoffes : des morceaux de chair cuite se détachent. Mais elle n'a pas conscience de ses gestes, elle a l'air d'une somnambule. Elle dit encore :

— Elle était partie si joyeuse !

» Une autre dame, à côté d'elle, dit, la voix tremblante :

— Il ne faut pas, à tout prix, que la mère la voie..., ni ses sœurs... On dira qu'il y a opposition, que la boîte est scellée... oh mon Dieu ! mon Dieu !

» D'autres gens viennent d'entrer : un vieillard avec ses deux fils, sans doute, deux jeunes gens. Les voilà penchés silencieusement, les yeux dilatés, sur les rangées de cadavres. Ils regardent et passent. Avec des mouvements de précaution ils enjambent les corps. Ils vont. Ils font le tour. Ils n'ont rien vu... Qui cherchent-ils ?

— Recommençons.

» Ils repartent, plus lentement cette fois, remuant de leurs doigts tremblants et précautionneux les bribes d'étoffes collées sur les chairs brûlées.

— Ici, père ! Ici, c'est elle, c'est elle, voilà sa bague, voilà sa montre. Tiens, regarde. Pauvre mère !

» Et un immense soupir soulève la poitrine du jeune homme, ses yeux se lèvent au ciel, inondés de larmes, et une cascade de sanglots lamentables s'échappe de sa gorge. Il pleure, il pleure sans fin, se penche sur le corps de sa mère, va pour la toucher, s'arrête avec un geste d'amour et de respect, croise les mains, broie ses doigts et s'écrie toujours :

— Pauvre mère ! Pauvre mère !

» Le père, lui, un homme à la barbe grisonnante, très pâle, les yeux agrandis démesurément, pleure silencieusement en soupirant, tandis que son plus jeune fils, un garçon imberbe, le soutient tendrement en pleurant avec lui.

» Aussitôt qu'une reconnaissance est faite, un greffier s'approche et prie les intéressés de signer une déclaration. Ils vont à une petite table, donnent l'état civil de la personne reconnue et signent. Aussitôt après, on leur délivre un permis d'emporter le corps. Les employés des pompes funèbres l'enveloppent dans un drap blanc, avancent une bière en sapin, l'y déposent et vissent le couvercle de la boîte. Alors un corbillard s'avance, on y hisse le cercueil provisoire qu'on transporte, suivant le désir de chacun, à leur domicile.

— Va signer, va, père, dit le fils aîné.

» Le père se laisse traîner à une table et signe la reconnaissance de sa femme. Puis il revient près de son fils. Tous deux le regardent avec un air de navrement infini, hésitant, comme s'ils se retenaient de dire quelque chose, et, finalement, le fils dit :

— Ce n'est pas tout... Et Madeleine... ?

» Oh ! le geste de lassitude de l'homme à cette parole ! Oh ! la tristesse de ses yeux en pleurs.

— Madeleine, oui, où est-elle ?

— Allons.

» Ils jettent un regard encore au cadavre noirci et tordu, et reprennent leur sinistre promenade.

» Je les suis de mon recueillement pitoyable et je distingue leurs larmes qui coulent sur les corps étrangers. Et bientôt, le fils aîné encore reconnaît la pauvre victime. C'est un petit corps dont il ne reste presque rien. Les trois hommes tombent dans les bras l'un de l'autre, leurs têtes abattues s'affaissent sur les épaules les uns des autres, et rien au monde n'est plus triste ni plus beau que ces trois hommes foudroyés par la même douleur. Je les entends dire :

— Pauvre mère ! pauvre mère ! Et Madeleine ! Madeleine ! c'est trop, c'est trop !

» Il va être sept heures. Le public augmente dans la salle Saint-Jean. Quelques curieux comme moi s'y mêlent. Le milieu de la salle est plein des aides et des venues des employés des Pompes funèbres transportant les cercueils, des gardiens de la paix qui surveillent les gens s'approchant des corps (car on se mêle — même ici ! — des pickpokets...) et des fonctionnaires de la Préfecture donnant des ordres. M. Althalin se démène d'un air important. M. Lépine donne l'ordre aux gardiens d'empêcher les gens de toucher aux cadavres sans être gantés, comme si ceux qui se penchent là, dans la fièvre et l'angoisse, allaient prendre soucî d'ordres de ce genre.

» Je cueille des bouts de phrase au passage :

— J'ai reconnu deux amies de ma fille qui étaient avec elle, et je ne peux pas la reconnaître, elle...

» Plus loin :

— Avez-vous fait le tour ?

— Oui.

— Vous n'avez rien vu ?

— Rien.

» Et encore :

— C'est un assassinat...

» Ou bien :

— Il n'avait que quinze ans. C'était le groom de Mme la comtesse.

» Il est huit heures. Les reconnaissances se multiplient, je ne peux plus les suivre toutes. Deux religieuses ont reconnu aux souliers qu'elle portait l'une des leurs : sœur Electe, soixante-dix ans.

» Une petite femme brune, coiffée d'un mouchoir de soie noire, les yeux bouffis de larmes, se lamente tristement près d'un corps.

— Pauvre chère madame ! Pauvre ! Deux ans qu'elle était mariée. Trente ans ! . Oh ! son corset bleu, je le reconnais, et sa robe verte, la voilà, mon Dieu ! mon Dieu !

» Elle prend des ciseaux, et, religieusement, coupe des morceaux de la robe qu'elle veut sans doute conserver pour elle.

» Un valet en livrée, qui cherche sa maîtresse et qui croit l'avoir trouvée, retire à grand'peine d'un doigt tordu un anneau brisé. Il arrache en même temps des lambeaux de peau noire. Il ouvre l'anneau et s'écrie :

— Non, ce n'est pas elle : il y a écrit : « Monsieur d'Avarennes. »

» A côté, un autre domestique met tout à coup dans sa bouche ses doigts crispés, qu'il mord, pendant que ses grands yeux nuls s'ouvrent éperdument. Et il gémit, avec une voix plaintive d'enfant :

— C'est elle ! c'est ma femme : voilà son jupon, voilà ses bottines. Regardez son alliance, je suis sûr, allez, il y a écrit : 14 juin 1887 !

» Et il s'abat sur un corps gonflé, tuméfié, saignant encore par endroits. Le corps est presque décapité, la cervelle rose s'étale parmi les débris.

» On veut de découvrir le cadavre de Mme Hoskier. Sa femme de chambre est là.

— Je la reconnais, dit la pauvre femme. Elle était un peu forte, et ce sont ses petits pieds, et ses boucles d'oreilles en perle, et son bracelet.. Mon Dieu ! mon Dieu ! Et Monsieur, qui est parti avant-hier pour la Russie... Il n'est même pas arrivé, et il ne sait sans doute rien... Et sa fille, Mme Roland-Gosselin, elle est là aussi, tenez, a côté d'elle...

» Il est neuf heures. Voilà quatre heures que je suis là, à supposer le spectacle de ces douleurs. Je me sens brisé, rompu, et je n'ai pourtant pas la force de m'en aller. Ma curiosité a disparu. Il me semble que, si je reste, c'est pour prendre ma part de cette immense douleur qui s'étale autour de moi. On a comme des envies de s'approcher de ces malheureux qui gémissent, qui hâlètent, qui pleurent, qui maudissent, et d'essayer de les consoler un peu. Mais tout de suite on sent la vanité des consolations, tout le monde la sent. Et des pitrres, des saints de charité qui sont là, souffrent pour leur propre compte et ne tentent même pas une parole d'apitoiement aux malheureux abîmés dans leur détresse.

» Je vais à la porte pour respirer un peu d'air frais. Et je regarde les gens entrer. Ils entrent avec des mines diverses selon leur nature ou le sentiment qui les amène. Tous ou presque tous ont les yeux rougis et les paupières gonflées. Les uns la tignée le drap en avançant qu'en hésitant : des femmes se serrent contre l'homme qui les conduit, avec des cris d'effroi de terreur, d'autres fois, l'homme, au contraire, se laisse mener. Ils n'entendent pas qu'on pleure autour d'eux, ne voient pas les désespoirs voisins. Une fois leur regard tombe sur le premier cadavre, il ne quitte plus la terre : ils vont courbés, le cou tendu, les mains crispées, les doigts détachés, à travers l'hécatombe noire.

» Tout à coup ils se penchent plus avant, dans un mouvement rapide, ensuite ils se redressent en secouant la tête, avec un geste qui dit : « Ce n'est pas cela ». Avant de s'être rendu compte, ils montrent un respect religieux pour le corps qu'ils examinent. Quand ils ont décidé que « ce n'est pas cela », ils enjambent sans façon, et bien souvent sans doute, les corps qui les planches mal jointes les cadavres devenus légers. Certains, accroupis, remuent et déplacent sans dégoût les restes horribles : d'autres, tenant d'une main leur mouchoir sur leur nez, se servent d'une canne-parapluie pour gratter les loques brûlées, qui recèlent le secret terrible.

» C'est près de la porte d'entrée que se tiennent les employés. J'entends soudain une voix mouillée dire :

— Je viens de retrouver mes deux sœurs.

» C'est un homme jeune, qui n'a pas trente ans. Sa figure rose est encadrée d'une courte barbe blonde. Ses yeux bleus sont noyés de larmes. Il mord ses lèvres frémissantes. On le sait fait pour la déclaration, et je le vois repartir parmi les cadavres. Un instant après, il revient. Et je l'entends dire encore :

— Maintenant, j'ai retrouvé ma mère.

» Des heures se succèdent, lentement. A présent, ils sont déjà moins soignés : ce sont de simples boîtes de sapin à peine ajustées. Je suis heurté à chaque instant par ces cercueils qu'on a remplis et qu'on sort de la salle. Tout cela se fait avec une si grande rapidité, qu'il a fallu plusieurs fois retirer des corps des boîtes : on s'était trompé. Je ne saurais dire combien de fois j'ai vu une femme venait d'être reconnue par son frère grâce à une petite bague qui brillait à son doigt ; on avait apporté le cercueil près du corps ; mais ces cercueils manquent de profondeur, et la pauvre femme avait conservé dans la mort la position de son agonie : ses deux petits bras relevés sur ses yeux, les coudes en dehors, et ses bras dépassaient le niveau de la boîte funèbre. Il fallait bien les faire rentrer ! Les cercueils sont appuyés sur les petits bras qui se sont cassés net au poignet, avec un bruit sec. Le frère était là, avait tout vu... Il se détourna avec un cri, en mettant ses mains sur ses yeux, juste dans la position de celle qu'il pleurait.

» Il est cinq heures. Le corps de la duchesse d'Alençon. Une première fois, le colonel de Parséval est venu seul. Il s'est vite rendu compte qu'il ne saurait la reconnaître, et est alle chercher les gens de la duchesse. Bientôt, en effet, sont arrivés le baron Tristan Lambert, le duc de la Trémoille, le duc de Noailles, accompagnés d'un Père Dominicain, de deux femmes de chambre de la duchesse, et d'un domestique. J'ai suivi longtemps leurs recherches. Deux heures durant, rien n'avait pu les mettre sur la trace du cadavre. Un instant, on avait cru qu'il était là : on avait trouvé dans les décombres deux bagues, deux alliances, une d'or et une d'argent, et une montre qui lui appartenait.

» Finalement, d'élimination en élimination, le champ des recherches s'est circonscrit. Les deux femmes penchaient pour un cadavre mince, aux jambes tordues, complètement carbonisé. Sa une fibre d'étoffe ne subsistait sur le corps, pas une bague, pas un bracelet, et les pieds étaient sans bottines. On apercevait seulement les dents du squelette, de jolies dents égales et bien rangées, ce qui répondait bien au signalement de la duchesse. Mais en se penchant pour mieux voir, l'une des femmes s'aperçut qu'une des dents du milieu était en partie brisée, ce qui fit renaître les doutes. Quelqu'un qui était là suggéra alors l'idée de s'adresser au dentiste ordinaire de la duchesse d'Alençon qui restait le seul arbitre au monde capable de décider de l'identité de la morte. Un a vu que c'est cette idée qui a prévalu, et qu'elle était bonne.

» Le temps a passé. Il est onze heures. La salle est à présent toute pleine des malheureux visiteurs. Autour de la salle, ce ne sont que des corps courbés, des gens accroupis, tandis qu'au milieu, attendant le départ des corps reconnus, les pères, les fils, les frères, les serviteurs, en larmes, ou bien dans un calme effrayant, le regard fixe et comme indifférent à ce qui se passe. Et la passivité apparente de ceux-ci ne fait songer que peut-être d'autres catastrophes privées peuvent survenir de désastre public. »

MGR LE DUC D'AUMALE
Mort, en Sicile, dans la nuit du 6 au 7 mai 1897

LA JOURNÉE DE JEUDI

Voici maintenant les nouveaux renseignements qui nous parviennent sur l'épouvantable catastrophe de la rue Jean-Goujon :

L'émotion publique est plus vive qu'au premier jour et n'est point prête à se calmer.

LES DERNIÈRES VICTIMES

Les déclarations de disparition faites à la préfecture de police depuis le soir de la catastrophe se sont élevées à 146. Sur les 116 cadavres transportés au Palais de l'Industrie, 97 ont été reconnus par les familles dans la soirée de mardi et dans la journée d'hier. Il restait donc à minuit 19 cadavres dont l'identité n'avait pas encore été établie.

Parmi les personnes disparues et dont aucune trace n'a été retrouvée figurent :

1° Mme la comtesse de Luppé ;
2° Mme Comtat de Villeneuve ;
3° Mme Moreau, mère de Mme Moreau-Nélaton, décédée ;
4° Mlle Rampassier ;
5° Une Sœur de Charité, la sœur Angélique ;
6° Trois ou quatre enfants appartenant à des orphelinats.

Mais que sont devenues les trente personnes disparues qui nécessairement doivent être mortes et dont on ne retrouve aucune trace ?

Pour identifier les trente personnes signalées comme étant disparues, il reste exactement :

1° Six chevelures de femmes, perruques ou cheveux roussis ;
2° Deux tibias ;
3° Une main complète sans bague ;
4° Trois troncs incomplets ;
5° Un pied intact, coupé au dessus de la cheville, dans une élégante bottine sans marque ;
6° Deux côtes ;
7° Une mâchoire inférieure ;
8° Onze fausses dents ;
9° Une d'zaine de kilogrammes d'entrailles ;
10° Un sabre d'officier d'infanterie.

A propos de cette arme, trouvée dans les décombres, on raconte avoir vu un jeune sous-lieutenant dans le Bazar au moment où le feu sévissait avec fureur. Cet officier serait-il au nombre des victimes qui ont été complètement calcinées ?

Voici la liste complémentaire des cadavres reconnus. Plusieurs des personnes citées ci-dessous ont d'ailleurs déjà été indiquées comme ayant été victimes de la terrible catastrophe :

93. Mme Carret de Villeneuve, 39 ans, 49, rue Weber.
94. Mme Cerdaen, née Le Soard, 27 ans, 252, boulevard Saint-Germain.
95. Sœur Sainte-Claire, née Remond, Marguerite, des Sœurs aveugles de Saint-Paul, rue Denfert.
96. Mlle Marie-Louise de Chevilly, 21 ans, sœur de Mlle de Chevilly, reconnue hier.
97. Mme veuve Moreau, née Nélaton, 56 ans, rue du Faubourg-Saint-Honoré.
98. Mlle Blanche, 18 ans, rue d'Assas, 18.
99. Le docteur Rochet, 88, boulevard Haussmann.
100. Mme Laffitte de Clausen, 6, rue de la Néva.
101. Mlle Blonska.
102. Mme la marquise d'Isle.
103. Le général Munier, dont nous annonçons d'autre part la mort survenue malgré les soins qui lui furent prodigués.
104. M. Mazure, père du sous-chef de cabinet du ministre du commerce.
105. Mme Gentil, 23 ans, rue des Archives.
106. Mme veuve Goupy, couturière de la comtesse de Gossetin.
107. Mlle Camille Hélène Dubreuil, transportée à son domicile, 22, rue de Marignan.

Recherches pénibles

Les reconnaissances ont été très difficiles ce matin : les cadavres non reconnus ayant été les plus atteints par le feu et n'ayant rien gardé d'humain, il a fallu procéder à un examen minutieux de ces pauvres restes, amas d'entrailles, troncs crevassés, crânes réduits en bouillie ou carbonisés.

Les docteurs Sauquet et Vibert, médecins-légistes, et le docteur Jeanton, médecin du commissariat des Champs Elysées, ont été chargés de l'examen.

En dehors de M. Althalin, assistant à ces funèbres opérations, MM. Lépine, Bertulus, Laurent, et plusieurs commissaires de police.

Les médecins, qui avaient mis le grand tablier d'infirmiers, se sont fait apporter les cadavres sur des tables improvisées.

Les employés des pompes funèbres, prenant par les coins le drap sur lequel repose un cadavre, le transportent sur une des tables improvisées. A mesure qu'il sort des profondeurs sombres de la salle pour arriver au grand jour, l'horreur de la destruction se précise. Enfin le voilà étendu sur les planches, éclairé de façon qu'aucun détail ne puisse échapper à la vérification.

Le médecin-légiste, avec des précautions infinies, commence son examen, retourne le corps dans tous les sens, faisant toucher doucement la poussière charbonneuse qui le recouvre. De la chair du buste on dégage les fragments de flanelle, de corsets, de chemises, pour retrouver une marque, voire même une adresse de corsetier. Les bas et les chaussures sont examinés de même.

Sur quelques corps, aucune trace de vêtements, aucune conformation ne permet de distinguer le sexe de la victime. Le bistouri fouille alors ces paquets de chair et de viscères tordus, fend les joues pour mettre à nu les mâchoires, qu'examine le dentiste et on arrive, quand même, à retrouver l'âge et le sexe, certaines particularités qui mettront peut-être sur la voie.

A mesure que le médecin opère, un commissaire de police prend note de ses observations et les inscrit sur une fiche contenant un numéro d'ordre. Les porteurs reprennent leur sinistre fardeau, et le déposent dans une bière qu'on laisse ouverte, et sur laquelle on appose le même numéro d'ordre.

Au cours de cette tragique opération, M. Barthou est venu au Palais de l'Industrie.

Le chiffre des victimes - 113 morts

Le chiffre exact des victimes est actuellement à peu près établi.

A quatre heures et demie de l'après-midi, le nombre des morts reconnus est de 107 et il reste à reconnaître six cadavres qui seront transportés ce soir à la Morgue.

Le nombre total des morts connus est donc de 113. On estime que ce chiffre ne s'élèvera pas sensiblement.

MORT DU GÉNÉRAL MUNIER

Paris, 5 mai. — M. le général Munier est mort ce matin à onze heures et demie, en son domicile, des suites de ses blessures ; depuis la première heure de la matinée, le médecin ne pouvait plus sauver son malade.

Hier encore l'état du général, quoique grave, laissait cependant un peu d'espérance.

C'est en venant chercher sa femme, rue Jean-Goujon, que le général a été surpris dans l'immense brasier. Mme la générale était partie sans plus se préoccuper du Bazar de la Charité, depuis cinq minutes, lorsque l'incendie se déclara. C'est un concierge de la rue de Grenelle, M. Ponsard, de passage sur ce point au moment de la catastrophe, qui opéra le sauvetage du général.

Aperçu dans un groupe de femmes, dont les toilettes achevaient de se consumer, un homme étendu sur le dos et dont les vêtements s'enflammaient, il le tira d'abord par les pieds puis, le saisissant dans ses bras, il le put conduire jusqu'à l'extrémité du terrain vague, près de la grille. Ensuite, aidé d'un agent, M. Ponsard transporta le général dans une voiture et le conduisit à son domicile.

Le général de division en retraite Gustave Munier, était un enfant de Metz. Il était né en 1828. En retraite depuis quatre ans, il était grand-officier de la Légion d'honneur et comptait vingt campagnes, une blessure et deux citations ; des états de services superbes, comme on voit.

Le général Munier se distingua particulièrement pendant la guerre contre l'Allemagne. Il commandait le 89e d'infanterie qui repoussa plusieurs fois les attaques des masses ennemies sur le plateau de Floing, à la bataille de Sedan.

Dans cette bataille, son régiment, sur un effectif de 61 officiers et 1,959 hommes, perdit 15 officiers tués, 19 blessés et 937 hommes tués ou blessés. Le colonel Munier eut deux chevaux tués sous lui.

M. Munier avait pris part à toutes les grandes guerres de l'Empire. Il guerroya d'abord en Afrique, puis en Crimée, se distingua à la bataille de l'Alma où il est cité à l'ordre du jour de l'armée.

Plus tard, en 1857, à l'expédition de la Grande-Kabylie, il est cité une deuxième fois à l'ordre du jour à la suite d'un beau fait d'armes et reçut la croix de la Légion d'honneur. En 1859, en Italie, il accomplit ses prodiges de bravoure à Magenta puis à Solferino. Au Mexique, il prend part au brillant combat de Jumpi.

Après la guerre d'Allemagne, il commanda le 1er tirailleurs algériens. Général de brigade en 1875 et gouverneur de Belfort, général de division en 1880, il commanda jusqu'à la retraite la 35e division d'infanterie à Bayonne.

LA DUCHESSE D'ALENÇON

Voici de nouveaux détails sur les circonstances émouvantes dans lesquelles a été reconnu le corps de la duchesse d'Alençon :

On sait que le corps de la duchesse a été retrouvé mercredi dans l'après-midi. Le duc de Vendôme apprenant que les domestiques de sa mère ne reconnaissaient pas le corps, non plus que les amis de la famille, eut l'idée de faire prévenir M. Lavanport, dentiste, qui avait récemment aurifié les incisives de la duchesse. Le dentiste, aidé de la femme et du valet de chambre, resta une heure et demie penché sur un informe cadavre auquel la domestique croyait reconnaître attaché un lambeau d'étoffe qui paraissait être un bas de la duchesse.

Ce cadavre, posé dans une bière tout près de la porte du Palais de l'Industrie, pour qu'il fût aperçu au grand jour, est longuement examiné, et enfin M. Lavanport retrouve la trace, infiniment peu perceptible, des deux dents aurifiées. Sa déclaration concordant dès lors avec celle des domestiques, la reconnaissance est faite, et M. Prétat, commissaire de police, autorise l'enlèvement du corps de la duchesse.

C'est le prince Louis-Ferdinand de Bavière, arrivé, il y a deux jours, avec l'Infante Paz, qui assista à la mise en bière. En arrivant, le prince s'agenouilla près du cercueil et pria longuement. Toutes les personnes présentes se découvrirent lorsqu'il se releva. MM. Althalin et Bertulus lui exprimèrent leurs regrets et le premier lui remit le permis d'inhumer.

Tandis qu'on conduisait le corps à Saint-Philippe du Roule, la rumeur avait couru que le cadavre qui sortait du Palais de l'Industrie était celui de la sœur de l'impératrice d'Autriche, les gardes municipaux présentèrent les armes, les sergents de ville tirent le salut militaire, la foule se découvrit avec respect.

A l'arrivée à Saint-Philippe du Roule, le cercueil fut reçu par un vicaire qui récita les premières prières, puis il fut descendu dans la caveau en présence du prince Louis-Ferdinand de Bavière, du baron Tristan Lambert, du colonel de Parceval, du comte de Rancey, de M. Albert Hons et de M. Taunay qui signèrent leurs noms sur le cercueil scellé. Ils ont été convoqués jeudi pour assister à la mise du corps dans la bière définitive.

Rien n'est encore décidé pour les obsèques. Le prince et la princesse Alphonse de Bavière, parents et fils du duc d'Alençon, sont attendus incessamment.

Presque toutes les maisons régnantes d'Europe ont envoyé des dépêches de sympathie et de condoléances au duc d'Alençon, dont les brûlures et les contusions n'ont aucun caractère de gravité.

Hier nous vous annoncions que, suivant des témoignages de quelques survivantes de la catastrophe, on en était amené à penser que la duchesse d'Alençon, tel le capitaine d'un navire en perdition, avait refusé de fuir avant que les dames de son comptoir fussent sauvées.

Aujourd'hui, le témoignage précieux de Mlle de L..., fille d'un colonel bien connu, et qui a été la dernière personne qui ait parlé à la duchesse, confirme cette opinion. Mlle de L... s'est rendue chez M. le duc de Vendôme pour lui donner sur sa mère les derniers détails qu'il soit possible d'obtenir. Voici ce récit :

La duchesse était accompagnée de sa seconde fille, et se trouvait avec elle, debout à son comptoir, ou je voulais aller lorsque nous entendîmes crier : Au feu !

« Je dis aussitôt à la duchesse : « Partons vite », mais elle me répondit : « Pas encore, laissons aux visiteurs le temps de sortir ».

« Alors, comme la foule se ruait aux portes et que les dames, terrorisées avec une rapidité prodigieuse, gravaient tout autour des sièges, je me suis approchée tout de suite de la duchesse pour la faire sortir de la salle et je l'entraînai.

« Venez, Madame, il faut que vous venez ! »

« Toutefois la duchesse en la tenant toujours par la taille, m'a arrêtée, m'a dégagée brusquement et me répéta : « Non, non, je reste. »

« Subjuguée, déjà atteinte par les flammes, je dus abandonner la duchesse ; elle resta à peine à deux pas de son comptoir, ouvrant les yeux au ciel.

« Et ce furent là, ajoute encore Mlle de L..., qu'elle regardait une vision. »

Le récit de Mlle de L..., qui montre avec quel héroïsme tout chrétien est morte la princesse, a ému profondément les membres de sa famille.

A l'hôtel d'Alençon

Toutes les fenêtres de l'hôtel de l'avenue Friedland sont uniformément closes. La maison est triste et le silence y règne. Les visiteurs, la plupart en deuil, arrivent à la désolation de cette demeure devant laquelle stationne ou passe un flot de curieux attristés.

DERNIÈRE HEURE

(De nos correspondants particuliers et par FIL SPECIAL)

LA MORT DU DUC D'AUMALE

Montélèpre (Sicile) 7 mai. — Le duc d'Aumale est mort cette nuit à deux heures dans son domaine de Succo en Sicile.

Etant donné le grand âge du prince, on suppose qu'il a succombé à la suite de la secousse qu'il a éprouvée en apprenant la fin tragique de la duchesse d'Alençon, sa nièce.

Il est mort sans souffrances, après une crise qui a duré quelques minutes.

Paris, 7 mai. — M. Limbourg, avocat de la famille d'Orléans, et le commandant Berteaux se sont rendus ce matin, à l'Elysée, pour annoncer au Président de la République la mort du duc d'Aumale.

M. Félix Faure s'est fait inscrire immédiatement, par le commandant Bourgois, au domicile du duc d'Aumale, et chez le duc d'Alençon, seul membre de la famille présent à Paris.

Paris, 7 mai. — Voici les détails contenus dans un long télégramme arrivé de Palerme ce matin à la *Gazette de France* :

« Palerme, 7 mai, 8 heures matin. — L'attaque, qui a emporté, cette nuit, Mgr le duc d'Aumale, à deux heures du matin, et, après cinq minutes de crise, dit la dépêche que nous tenons, a été à ce point inopinée, que, cette nuit même, le mari d'une des personnes blessées au Bazar de la Charité, recevait, du duc d'Aumale, une dépêche de sympathie, partie, dans la soirée, de Palerme.

» Quand le prince avait quitté Paris, il était dans un état satisfaisant, mais, par précaution, comme l'année dernière déjà, il était accompagné par l'un de nos distingués médecins des hôpitaux, M. le docteur Toupet.

» M. le professeur Worms, qui lui avait recommandé ce jeune médecin, et qui le lui avait fait accepter, était le praticien éminent qui, depuis 25 années soignait Mgr le duc d'Aumale.

» A la date du 29 avril, le prince se trouvait à Succo, et s'apprêtait à descendre à Palerme ; il venait d'y arriver quand la nouvelle de la catastrophe du Bazar de la Charité y parvint.

L'annonce de la mort de Mme la duchesse d'Alençon lui causa une violente commotion. Hier soir, encore, malgré tout, rien ne faisait craindre l'attaque immédiatement mortelle qui s'est produite pendant la nuit et que son dévoué médecin, le docteur Toupet, n'a pu conjurer.

« M. le duc d'Audiffret-Pasquier et M. le commandant Berteaux, aide de camp du duc d'Aumale, sont partis, cette après-midi pour Chantilly. »

LA CATASTROPHE ET L'ÉTRANGER

Les condoléances de la reine régente d'Espagne — Un service funèbre à Madrid

Madrid, 3 mai. — Le chef supérieur du palais de Médina-Sidonia a rendu visite ce matin au marquis de Reverseaux et lui a exprimé les condoléances de la régente à l'occasion du sinistre du Bazar de la charité.

Samedi, un service funèbre sera célébré à l'église Saint-Louis.

La comtesse de Paris et son fils sont attendus aujourd'hui à Madrid.

Au Reichstag

Berlin, 7 mai. — Répondant à une question sur la sécurité contre les incendies dans les bâtiments de l'Exposition de Berlin le ministre des cultes répond qu'il comprend très bien que cette question soit posée au lendemain de la catastrophe de Paris, qui a causé partout le peuple allemand la plus profonde commisération et dont l'empereur s'est déjà fait l'interprète.

Au Portugal

Lisbonne, 7 mai. — La légation de France continue à recevoir de nombreux témoignages de sympathie.

Le conseil municipal d'Oporto a voté à l'unanimité une adresse de condoléance à l'occasion du sinistre du Bazar de la charité.

LA GUERRE GRECO-TURQUE

Paix prochaine — Les Turcs et les Grecs — Médiation des puissances — Une démarche collective imminente

Athènes, 7 mai. — Toutes les puissances se sont mises d'accord au sujet d'une médiation. Une démarche collective est considérée comme imminente.

En retraite

Volo est évacué presque complètement. Le général Smolenski bat en retraite en bon ordre sur Hamyros. Il télégraphie que, s'il ne peut pas emporter les canons de campagne, il les enverra à Volo pour être embarqués sur les navires de l'escadre.

Sir A. Bartlett libre

Athènes, 7 mai. — Sir Ashmead Bartlett, député anglais, avec son fils sont arrivés à Athènes ; ils ne subiront aucune détention.

M. Antide Boyer, député français, avec quelques socialistes français sont arrivés.

Combat inégal

Londres, 7 mai. — On télégraphie d'Athènes au *Standard* :

« A Pharsale, les Grecs, au nombre de 25,000 hommes, avaient devant eux 65,000 Turcs.

» C'est à la suite d'un conseil de guerre que la retraite a été décidée. »

Les enrôlements

Une dépêche d'Athènes au *Standard* dit que la nouvelle de la retraite des Grecs sur Diomokos et la démonstration faite par les réservistes devant la maison de M. Ralli ont amené un grand nombre de jeunes gens appartenant aux meilleures familles d'Athènes à s'enrôler.

Sages conseils

Tous les journaux conseillent à la Grèce d'accepter la médiation qui lui est offerte par les puissances.

Le *Times* dit :

« Pour que les puissances puissent intervenir, il faut que la Grèce soit disposée à accepter leurs conseils. La Grèce devra évacuer la Crète ; elle aura sans doute à payer une indemnité qui variera suivant la durée de la guerre ; elle pourrait encore avoir à satisfaire à d'autres conditions ; mais les puissances veilleront à ce que la Grèce ne soit pas trop durement traitée si elle a le bon esprit de leur confier sa cause sans plus de délai ».

La famille royale de Grèce

On mande de Vienne au *Daily Télégraph* :

« Selon des informations diplomatiques, dans le cas où le colonel Vassos et ses hommes seraient rappelés de Crète, les puissances enverraient des navires de guerre dans le golfe d'Athènes dans le but de protéger la famille royale. »

Morts et blessés

On télégraphie d'Athènes au *Daily News* à la date du 6 minuit.

« La retraite sur Diomokos avait commencé à trois heures du matin. Elle était terminée à dix heures.

» Les Grecs ont subi environ cinq morts et ramené à Lamia quatre-vingt-huit blessés, parmi lesquels se trouvent cinq officiers.

» Une dépêche du général Smolenski dit que les Grecs ont pris leur nouvelle position à Hamyros. »

Défense de passer

On mande de la Canée au *Daily News* à la date de jeudi :

« Hier, le correspondant de l'*Agence Havas* accompagné d'un autre Français voulait se rendre au camp du colonel Vassos. Mais il fut arrêté aux avant-postes par un officier grec, qui lui déclara qu'il avait ordre de ne pas le laisser passer.

» Les amiraux ont été informés du rapport du colonel Vassos. »

Projet d'expédition

Londres, 7 mai. — Le correspondant du *Daily News* à Plymouth croit savoir que l'expédition que le gouvernement anglais compte envoyer dans l'Afrique du Sud se composera de 30,000 hommes, 10,000 chevaux, 25,000 mules et quantité de charrettes et autres moyens de transport.

Toutefois, le *Daily Télégraph* pense qu'en raison du jubilé de la reine, le mouvement de troupes ne commencera qu'en automne.

Le record des 100 kilomètres

Londres, 7 mai. — Walters a couvert, hier, 100 kilomètres en 2 h. 9' 13" 4/5 battant ainsi le record du monde, détenu par Huret, de 1' 17" 2/5.

Les prisonniers italiens

Aden, 7 mai. — L'avant-dernier convoi des prisonniers italiens, composé du général Albertone, de cinq officiers et de deux cent quin